

UN TEXTE DE DION CASSIUS QUI SUIT MANIFESTEMENT LA MÊME SOURCE QUE SUÉTONE

63, 20-21

Quand il arriva près de Rome, une partie des murs fut abattue et les portes arrachées, parce que, au dire de quelques-uns, les lois ordonnent de faire l'un et l'autre en l'honneur de ceux qui ont été couronnés dans les jeux. Les premiers qui entrèrent furent ceux qui portaient les couronnes reçues par Néron ; après eux, marchaient des gens qui soutenaient au bout de leurs lances des tableaux sur lesquels étaient inscrits le nom et le genre de combat où Néron César avait, le premier de tous depuis qu'il existait des Romains, remporté la victoire. Ensuite venait Néron en personne, sur le même char qui avait autrefois servi à Auguste pour plusieurs triomphes fameux, vêtu d'un tissu de pourpre et d'or, couronné d'olivier, et tenant en main le laurier pythique ; *il avait à côté de lui sur son char Diodore le joueur de lyre*. Après avoir, dans cet équipage, traversé le cirque et le Forum, suivi des soldats, des chevaliers et des sénateurs, *il monta au Capitole et de là se rendit au Palatin*, tandis que toute la ville était décoré de couronnes, éclairée de lumières et remplie de parfums, tandis que tout le peuple, et surtout les sénateurs, faisait retentir ces acclamations : « Oh ! Olympionique, Pythonique, oh ! Auguste, Auguste. A Néron Hercule, à Néron Apollon. Tu es seul périodonique, oui, seul de tout temps, Auguste, Auguste ! voix sacrée ! Heureux ceux qui t'entendent ! » Pourquoi, en effet, tourner autour de l'expression et ne pas citer les paroles mêmes dont la sincérité n'est pas un déshonneur, mais un ornement de plus pour l'histoire ? Après avoir accompli ces exploits, *Néron fit annoncer les jeux du cirque ; il y apporta les couronnes qu'ils lui avaient values et les autres qu'il avait gagnées aux courses de chars, et les attacha à l'obélisque égyptien ; ces couronnes étaient au nombre de mille huit cent huit*.

LE SENS DE CE TRIOMPHE POUR CERTAINS HISTORIENS CONTEMPORAINS

J. Fabre-Serris, "Néron et les traditions latines de l'Age d'or", *Neronia, V, Latomus, 1999, p.196*

L'âge d'or fut le cadre mythique de la politique néronienne : certaines représentations théâtrales se terminèrent par des distributions de présents qui, par leur profusion, mimaient l'abondance originelle des fruits de la terre, en même temps qu'ils figuraient les bienfaits de la paix, liée à la notion d'*aurea aetas*, tels qu'on les concevait dans un Etat qui refusait désormais les valeurs guerrières. Le seul triomphe que Néron célébra, avec pour soldats les Augustians, eut lieu à l'issue de sa tournée théâtrale en Grèce.

Gilbert Charles-Picard – *Auguste et Néron, Hachette, 1962, pp.199-201 et 221-222*

LA RÉVOLUTION NÉRONIENNE

Si Néron s'était borné à grouper autour de lui les artistes et les écrivains les plus remarquables de son temps, l'histoire lui réserverait les louanges qu'elle accorde à Auguste, à Laurent le Magnifique et à Louis XIV. Les classiques le blâmeraient sans doute d'avoir favorisé la rupture de la tradition (selon Boileau, dans une épigramme contre Perrault, le grand crime de l'empereur serait d'avoir manqué de respect aux Anciens), tandis que les époques avides de rénovation comme la nôtre lui en feraient gloire. Mais Clio est une vieille dame rangée, peu indulgente aux extravagants. De nos jours, elle pardonne assez volontiers aux révolutionnaires les plus sanglants, pourvu qu'ils aient agi pour le bon motif et sacrifié une partie de l'humanité à l'amélioration du sort du reste. *Or Néron est un révolutionnaire, mais un révolutionnaire qui manque de sérieux ; il a entrepris de bouleverser le monde dont il avait la responsabilité, non pour le rendre plus juste, mais seulement pour le rendre plus beau de son point de vue personnel*. Non content d'organiser sa propre vie en fonction de l'esthétique, au mépris des principes sacro-saints de la morale romaine, il a voulu imposer le même mode d'existence à ses sujets, en détruisant les idéaux généralement admis pour les remplacer par ceux qu'il avait

choisis. Allant plus loin, il crut pouvoir réformer la nature tout entière selon son concept. « L'art, dit André Malraux, est la création d'un monde étranger au réel. » *L'erreur de Néron a été de vouloir rendre le réel conforme à son rêve, usant et abusant pour cela du pouvoir qu'il détenait et dont il s'exagérait la puissance [...]*

Pour accomplir sa mission, l'empereur a besoin d'auxiliaires, et, en bon Romain, d'auxiliaires bien organisés. Aussi créera-t-il une société hiérarchisée dont il sera bien entendu le chef. Cette association ayant pour but d'imposer au monde la « dictature de l'art » aura tout naturellement à sa tête les artistes et gens de goût rassemblés dans le palais. Ainsi l'« académie néronienne » se transforme-t-elle en une sorte de parti, d'église ou d'armée dont l'activité, au lieu de se situer sur le plan politique, religieux ou militaire, est d'ordre esthétique. Le principal moyen d'action de l'organisation consiste en fêtes ; elles servent à la fois à lier les membres entre eux, à provoquer l'admiration du public par leur somptuosité, et en même temps à le choquer et à détruire chez lui, en les défiant, les sentiments moraux qui s'opposaient au nouvel idéal. [...]

A propos du triomphe de 68

Il ne faut jamais perdre de vue le caractère religieux des jeux antiques. En Grèce, les vainqueurs n'étaient pas seulement entourés de la gloire éphémère des champions ; leur triomphe dans des épreuves instituées par les dieux, autour des sanctuaires les plus célèbres, les élevait au-dessus de la condition humaine. Avant le IV^e siècle av. J.-C., on leur accordait même des honneurs bien supérieurs à ceux qui étaient consentis aux généraux vainqueurs ; par un privilège qu'explique évidemment le caractère sacré des *agones*, ils échappaient en effet à la jalousie des Immortels, cette Némésis si redoutable, qui s'acharnait sur toute autre grandeur. *Leur retour dans la cité natale, l'entrée « isélastique », était un véritable triomphe, et il arrivait qu'on les fît passer par une brèche du rempart, comme des conquérants.* Le rationalisme avait certes transformé ces conceptions primitives, mais, depuis que la Grèce avait perdu sa puissance politique et pris conscience des bases spirituelles de sa primauté, ces luttes pacifiques, où le vainqueur faisait preuve de qualités physiques et morales qui ennoblissaient le génie hellénique, l'avaient consolée du déclin de ses armées. Les « hiéroniques », comme on les appelait, étaient donc plus que jamais honorés comme des demi-dieux et on pensait même souvent que leur triomphe donnerait à leur âme le droit de siéger éternellement dans les paradis célestes.

Franz Cumont et Henri-Irénée Marrou ont montré que ces nobles conceptions s'étaient répandues au I^{er} siècle av. J.-C. dans l'élite romaine. Les textes des philosophes et des rhéteurs, et plus précisément encore les épitaphes et les décors des tombeaux, prouvent que dans tout l'Empire le *mousicos aner* pouvait prétendre à l'immortalité bienheureuse que la religion civique de Rome réservait par priorité aux bons serviteurs de la patrie. Or l'idéologie sur laquelle reposait le pouvoir impérial justifiait l'*auctoritas* absolue du prince par les mêmes vertus qui assuraient le salut posthume des particuliers. Néron ne faisait donc pas violence aux conceptions admises en voulant justifier sa royauté par ses talents, en prétendant être honoré d'abord comme le premier et le plus parfait des hiéroniques. Sa doctrine avait cependant plus de chance d'être admise par les Hellènes que par les Romains, dont beaucoup continuaient à tenir l'art et le sport pour de simples divertissements, d'ailleurs dangereux pour la morale. Ainsi s'explique la faveur croissante témoignée par Néron dans les dernières années de son règne à ses sujets de langue grecque, autochtones de l'« Achaïe », habitants des vieilles colonies de l'Italie méridionale, ou, faute de mieux, émigrés orientaux établis dans la capitale. La résistance des milieux traditionalistes permet de comprendre, sans la justifier, la fureur démesurée et vraiment démente avec laquelle il s'attaqua dans le même temps, non seulement aux formes étroites et périmées de la discipline traditionnelle, mais aux principes les plus respectables que la morale romaine avait en commun avec l'éthique universelle.